

Jean-Marie Lachapelle :
« La dermatologie est particulièrement impactée par les changements climatiques, plus que d'autres spécialités. »

Jean-Marie Lachapelle, dermatologue, professeur émérite de dermatologie générale et de dermatologie professionnelle à l'Université catholique de Louvain, évoque son parcours universitaire en Belgique et au niveau international, décrit l'utilité des tests épicutanés et parle de la nécessité d'associer la dermatologie professionnelle aux questions environnementales.



Comment avez-vous entrepris votre carrière ?

Jean-Marie Lachapelle. J'ai fait toute ma carrière à l'Université catholique de Louvain. J'ai écrit beaucoup de livres et ça continue encore à l'heure actuelle, je suis encore très actif sur ce plan (Référence : *Patch testing and prick testing, a practical guide*, Official publication of the ICDRG, J.M. Lachapelle, H.I. Maibach Eds., Springer Nature, 5th édition, In Press). J'ai aujourd'hui 86 ans. Je suis le fils d'un médecin généraliste, j'ai vécu dans la région de Charleroi, ville wallonne industrielle par excellence. Comme l'étaient beaucoup de jeunes de l'époque appelés à devenir médecins, nous avions le désir de poursuivre dans cette voie professionnelle. Dès mes humanités, je savais que j'allais entreprendre des études de médecine. En fait, j'étais aussi très attiré par les couleurs, je le suis encore actuellement : j'étais amoureux des couleurs, c'est pourquoi je me suis dirigé vers la dermatologie, une spécialité médicale dans laquelle les couleurs avaient une grande importance.

Etait-il facile de choisir la dermatologie professionnelle ?

JML. J'étais l'assistant du professeur Adolphe Dupont, qui ne s'intéressait pas à la dermatologie professionnelle. Je suis allé me spécialiser à Cambridge pendant deux ans, pour y faire ma thèse d'agrégation sur la dermatologie générale, je suis ensuite rentré en Belgique en souhaitant poursuivre en dermatologie professionnelle. A l'époque, il y avait une grande différence entre la dermatologie française et la dermatologie anglaise. En Angleterre, j'ai été l'élève du professeur Arthur Rook, très célèbre enseignant qui a coordonné la bible de la dermatologie anglophone. En France, les dermatologues étaient sous la tutelle du professeur Robert Degos, chef de service à l'hôpital Saint-Louis à Paris. C'était une dermatologie qui étudiait essentiellement l'histopathologie. A l'hôpital Saint-Louis aucune recherche ne portait sur la dermatologie professionnelle.

Quel était le contexte à Louvain ?

JML. Quand je suis revenu en Belgique, le poste de chef de service était occupé par André Bourlond, qui était quatre ans plus âgés que moi. Comme il n'y avait qu'un poste, je ne pouvais pas être chef de service général à l'université de Louvain, mais j'ai eu de la chance car l'université a développé au même moment un institut de médecine du travail, qui n'existait pas auparavant. Cette structure était divisée en quelques unités ; on m'a proposé de m'occuper de la dermatologie professionnelle. C'était en 1969/70. J'ai donc pu bénéficier de ce poste, que je n'ai jamais quitté et qui m'a directement passionné. Le professeur Franz Lavenne, qui était responsable des services de médecine interne m'a dit : « Vous êtes l'homme désigné pour cette fonction, à la vitesse à laquelle vous travaillez vous aurez vite appris, au revoir ». C'est de cette façon que je suis entré en matière.

Pourquoi avoir publié sur la dermatologie professionnelle ?

JML. J'ai partagé ma vie entre la dermatologie générale et la dermatologie professionnelle. Au début des années 1990, avec Paul Frimat, Dominique Tennstedt et Georges Ducombs, nous avons rédigé un livre qui a été publié aux éditions Masson sous le titre : « Dermatologie professionnelle et de l'environnement ». Je crois qu'en France personne n'avait jamais écrit de livre sur ce sujet. A l'époque nous n'avons pas voulu dissocier les deux sujets : professionnel et environnemental. Il serait vain de ne parler que de dermatologie professionnelle aujourd'hui car les professions ont évolué, les métiers se sont diversifiés, et il est certain que le monde des maladies professionnelles a progressivement changé. On l'a vu en France avec la grogne des agriculteurs, qui nous a montré que la vie de l'agriculteur aujourd'hui n'était pas celle qu'on connaissait il y a 20 ou 30 ans.

Les pathologies ont-elles changé ?

JML. En réalité les maladies les plus fréquentes en dermatologie professionnelle sont les dermatites d'irritation et les dermatites de contact allergiques, mais il y a des tas d'autres maladies qui n'ont rien à voir avec l'irritation de la peau ou les dermatites de contact allergiques. Avec Dominique Tennstedt, mon successeur, on s'est intéressé à élargir et à compléter le tableau des dermatoses professionnelles avec certaines d'entre elles qui n'avaient rien à voir avec une irritation et une allergie de contact. Les travaux que nous menions avec Dominique Tennstedt ont rapidement intéressé les Français. Nous sommes lui et moi tout à fait inclus dans l'univers de la dermatologie française, on a toujours été les chouchous de la France et on nous a demandé d'innombrables conférences. Nous sommes considérés comme des Français à part entière.

A quoi ressemblait l'enseignement ?

JML. A Louvain on a initié un enseignement spécialisé et nous avons donné énormément de cours pour les étudiants. On a proposé un enseignement en dermatologie professionnelle dès le départ ; un des cours était intitulé « Visites d'entreprises », on allait dans les entreprises et on extrayait les maladies de peau qui s'y trouvaient. C'était vivant, on travaillait avec le professeur de toxicologie Alfred Bernard. Nous étions à la pointe dans le domaine de la toxicité à Louvain. La toxicologie est importante pour la profession, la chimie est essentielle. An Goossens, qui a consacré toute sa vie à la dermato-allergologie, comme pharmacienne, a acquis une compétence en chimie. Le premier à s'y être intéressé en France était Jean Foussereau à Strasbourg, avec Claude Benezra. Dans les autres universités belges il y avait de la dermatologie professionnelle, mais elle n'était pas développée aussi largement que ce que nous avons fait. Nous avons été les pionniers dans le domaine.

Pourquoi avoir orienté vos recherches sur le plan international ?

JML. J'ai surtout travaillé avec les anglo-saxons, en me créant des amitiés à travers le monde, aux USA, au Canada, au Japon, en Chine, un peu partout, au Magreb, en Afrique, également. Le groupe le plus important actuellement c'est l'ICDRG - International contact dermatitis research group -, j'en ai été le président, initialement pour 3 ans, mais ça a duré pendant 15 ans. On a organisé des congrès dans le monde entier, aux Philippines, à Taiwan, en Australie, c'était une vie terriblement variée. En réalité, le cœur des investigations ce sont les tests épicutanés, le patch-test ; on a instauré des séries de tests qui changeaient presque chaque année. Si vous prenez le métier de peintre en bâtiment, il est évident que ce n'est plus le peintre de notre enfance, les produits chimiques ne sont plus les mêmes, on réalise donc des tests au niveau international avec des sous-groupes européens, américains etc. Le fait de se rencontrer au niveau international a toujours été important.

Pensez-vous que la dermatologie professionnelle doit être abordée isolément ?

JML. Nous nous sommes adaptés aux changements de l'environnement, et je pense qu'il serait peu rentable de publier aujourd'hui, comme on l'a fait il y a trente ans, un livre de dermatologie professionnelle ; je n'ai pas l'impression que ça accrocherait beaucoup de monde. Nous sommes les premiers à avoir écrit sur le sujet, mais je suis dubitatif, ce n'est pas un succès de librairie, même si c'était un livre de référence. La dermatologie de l'environnement est en revanche un vrai sujet. Georges Ducombs, un des quatre auteurs, abordait le sujet de la dermatite des chenilles professionnaires, qui dans la région de Bordeaux était un sujet classique, alors que dans le nord on n'en parlait pas parce qu'elles n'existaient pas, or aujourd'hui il faut en parler car cette dermatose est en extension, c'est un exemple concret. La dermatologie est particulièrement impactée par les changements climatiques, plus que d'autres spécialités ; si vous prenez la cardiologie, elle évolue mais il n'y a pas d'influence du climat, alors que la dermatologie est liée à ces changements et avec les années nous pouvons d'ailleurs nous attendre à des changements plus profonds encore.

Quelles sont les marges de manœuvre de la discipline aujourd'hui ?

JML. Est-ce que la dermatologie va continuer à exister ou sera-t-elle intégrée un jour à la médecine interne ? A cette question je n'ai pas de réponse, je trouve que ce serait dommage qu'elle disparaisse. Je me considère comme un dermatologue, essentiellement, avec un sous-masque qui est la dermato-allergologie. La semaine passée je discutais avec le professeur Luc Thomas, qui me disait qu'il était difficile de trouver un créneau pour des tests à Lyon et qu'il fallait envoyer les patients à Roanne, à Grenoble, à Saint-Etienne. C'est un problème. Cette situation se rencontre également au niveau du recrutement des dermatologues : l'engouement a changé, les dermatologues prennent d'autres orientations, la cosmétique attire plus que la recherche sur des tests épicutanés. Pour être sincère, beaucoup de jeunes se tournent vers la cosmétologie, la pratique du laser, parce qu'en termes de vie privée c'est beaucoup plus rentable. En dermato-allergologie les tests prennent du temps et sont mal rémunérés. Il est en est ainsi : l'argent fait tourner le monde.

Le Gerda contribue-t-il à fédérer la profession ?

JML. Le Cours du Gerda chaque année est un succès, c'est un succès mondial, il n'y a pas d'équivalent dans d'autres pays. Le Gerda est un groupe francophone, qui réunit des dermatologues de France, de Belgique, de Suisse, de Tunisie, du Canada. Le Gerda a conservé une dimension humaine, ce qui est d'une grande richesse. On peut y rencontrer des experts et des praticiens, discuter ensemble,

toutes générations confondues. Il y a dans le groupe beaucoup d'amitiés, beaucoup de disponibilités également. En dehors du Cours il y a aussi le Revidal - Réseau de vigilance en dermato-allergologie. Lorsque quelqu'un a une demande à formuler à propos d'un cas clinique, avec énormément de convivialité, toute sollicitation obtient une réponse. Chez les Hollandais, ou chez les Anglais, il n'y a pas du tout ce climat de travail confraternel qu'on rencontre au Gerda.

Quels rapports entretenez-vous avec les Nordistes ?

JML. Avec les Nordistes français nous entretenons de bons rapports, nos territoires se ressemblent, ils ont vécu les mêmes difficultés industrielles. L'amitié profonde avec les Ch'timis est réelle, un garçon comme Paul Frimat est exceptionnel, par sa gentillesse. C'est le plus convivial des dermatologues lillois. Je crois que c'est une question de fraternité qui est répandue chez nous, je m'inscris volontiers dans cette approche, nous avons plaisir à nous rencontrer. Je me réjouis émotionnellement de venir à Lille. Je crois que c'est l'énergie déployée par Paul Frimat qui nous a séduit, je ne vois pas en France quelqu'un d'autre qui aurait pu faire aussi bien que lui. C'est la diversité de ses qualités - et le fait qu'il est un grand travailleur -, qui m'a fait le contacter et l'associer au livre de 1992. Je l'apprécie beaucoup et c'est réciproque, son énergie, son amabilité sont réelles.

Le sujet environnemental est-il un enjeu majeur pour l'entreprise ?

JML. L'effet de serre s'accroît du fait des énergies fossiles utilisées dans de nombreuses entreprises, mais le méthane occupe aussi une place importante, lors de sa liquéfaction, et on trouve des déchets de matières plastiques dans les nuages surmontant le mont Fuji, au Japon : l'accroissement du nombre de particules fines dans l'air est indéniable, c'est un problème majeur qui a un impact sur la santé. Lors de la pandémie de Covid-19, des gouttelettes de particules fines virales sont venues s'accrocher sur la peau, essentiellement sur les parties découvertes. Tout récemment, des nuages de sable en provenance du Sahara se sont abattus en France et en Belgique, les particules, qui ont pu engendrer des réactions respiratoires ou cutanées, se sont introduites dans les usines, occasionnant parfois leur arrêt. Ces situations illustrent l'indissociabilité de la dermatologie environnementale et de la dermatologie professionnelle.

La dermato-allergologie vous intéresse ? Participez au 45^e cours du Gerda qui sera organisé à Lille les 03 et 04 octobre 2024 : programme et inscription sur le site dédié gerda2024.com